

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 24

Artikel: Leçons d'anglais : voulez-vous savoir comment Napoléon apprit l'anglais en vingt-cinq leçons ?
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221103>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES GENS DU LIGNOLET

(Suite et fin.)

Louise avait pâli. Son cœur battait très fort. Cependant, en ce moment critique, une force inconnue lui vint, avec un grand calme.

— Maman, répondit-elle, M. Gaston Grissol me fait beaucoup d'honneur. Mais, moi, je te dis nettement que je ne l'épouserai pas.

— Malheureuse ! Tu as toujours dans la tête ce Félix Berthet...

— Si Félix Berthet vous contrarie, je ne l'épouserai pas... Mais je n'épouserai nul autre... surtout pas le fils de M. Grissol... Moi, entrer au Conservatoire ?... J'aimerais mieux entrer à l'École d'agriculture qui vient de se fonder à Rochette... Voilà mon Conservatoire, à moi, la vraie fille de paysans que je suis... et que je reste.

La mère resta bouche béante. Louise avait dit cela sans colère, avec respect et dignité. Juliette poussa un gémissement, tira son mouchoir, essuya quelques larmes et s'éloigna sans un mot de protestation.

M. Grissol, le père, s'insinua, cette année, dans les bonnes grâces et les affaires de Jean Bonaveau. Homme habile, voyant courir le vent, il parla un jour ouvertement au père de Louise, non de sa fille, mais de son argent.

Bonaveau prit, du coup, une mine solennelle.

— Vous êtes un propriétaire cosu, mon cher, dit le banquier, frappant amicalement sur l'épaule de Jean. Vous avez bien, là, quelques bons écus au soleil... et bien placés, j'en suis certain... Mais, un campagnard, si avisé soit-il, n'est pas au fait des bonnes occasions qui passent... Je vous parle en ami... Il y a, en ce moment, trois occasions superbes — je dis trois car je les connais — de placer son argent à gros dividendes, trois affaires d'or... que vous ne devez pas manquer.

Jean dressait l'oreille : le gros rendement, le gros dividende, quel appât !

Il répondit que ses capitaux étaient placés et qu'il n'avait, pour l'instant, pas de fonds disponibles.

M. Grissol sut, en faisant miroiter devant lui d'éblouissantes perspectives, l'amener où il le désirait.

Bref, l'année ne s'était pas écoulée que Bonaveau avait totalement vendu ses titres et retiré ses fonds pour placer le tout dans les entreprises individuelles prônées par M. Grissol. Il n'avait rien dit de positif là-dessus à sa femme et à sa fille.

— M. Grissol est le génie de la finance, fit-il un jour, un large sourire sur ses lèvres et se frottant les mains. Avec lui, on roule vers la fortune. Il a la bosse des affaires...

Louise, toujours persécutée, était malheureuse. Le jeune Gaston, en effet, se posait en soupirant, ce qui ne la charmait guère ; il la suppliait de cultiver sa voix.

— Oui, je vous aime, avoua-t-il un jour. Et c'est un crime, entendez-vous, Mademoiselle Louise, de laisser se rouiller dans l'abandon et la négligence, un métal aussi pur que celui de votre voix.

Un jour de novembre, il écrivit de la ville aux parents Bonaveau pour demander la permission de venir passer au Lignolet le prochain dimanche.

— S'il vient, dit nettement Louise, je m'en irai...

— Nigaude, fit la mère, il faudrait au moins savoir s'il vient pour toi ou pour...

— Il vient pour moi, il cherche à me faire la cour. Je ne veux pas de lui pour mari. C'est définitif.

Juliette, maugréant, dut écrire au soupirant trop hardi. Il ne vint pas, mais Louise eut à supporter toute la mauvaise humeur de ses parents.

Elle ne parla plus d'entrer à l'École d'agriculture, de crainte de soulever de nouvelles tempêtes. Elle travailla courageusement, sans se plaindre, et c'était bien grâce à elle que les choses de la ferme ne périlicitaient pas. Elle avait l'œil à tout. « Une maîtresse fille, tout de même », disait le père, ne pouvant s'empêcher

de l'admirer, et fier d'elle, malgré tout.

Il n'en parlait pas moins d'aller habiter la ville où il se rendait souvent, trop souvent. Il en revenait avec des airs de mystère et parlait bas à sa femme.

Louise le voyait fort bien. Elle laissait faire, elle était lasse de lutter et se résignait au pire. « Je suis certaine, se disait-elle, qu'il est en tractations pour la vente du cher et beau domaine. Dieu nous soit en aide ! »

Louise ne se trompait pas.

L'été qui suivit devait être fatal aux habitants du Lignolet.

Un jour — les Grissol n'étaient pas venus en villégiature cet été-là — Bonaveau partit pour la ville.

Il en revint désespéré. Il tomba sur un escabeau dans la cuisine, fondit en larmes. Durant un quart-d'heure, il pleura ainsi, incapable de prononcer un mot.

— Père, parle, supplia Louise, présentant la nature de ce malheur.

— Grissol m'a ruiné, dit-il enfin, avec une imprécation. Ces entreprises si magnifiques n'étaient que du vent, de la paille... Tout mon argent est flambé, perdu...

Juliette eut un cri d'angoisse et s'évanouit.

Ce n'était que trop vrai. Le capital des Bonaveau, si lentement et honnêtement amassé, était parti en fumée. Adieu les rêves de confort et de bien-être ! Adieu l'existence à la ville.

Louise, douce et réconfortante, semant le courage et la confiance, fut la Providence de ses parents. Mais le père Bonaveau demeura cassé et étourdi de ce coup.

Six mois plus tard, le brave Félix Berthet épousait Louise. Avec lui, l'espoir revint au Lignolet. Félix devait être pour ses beaux-parents le fils le plus affectueux et le plus dévoué et pour Louise l'ami tendre et le plus ferme soutien.

On resta au Lignolet, unis et en famille. La fortune en argent était perdue, mais le domaine restait, sans dettes, ce qui était une richesse. L'amour du sol et du travail en est une autre, non moins sûre.

— Oui, avoua un jour Jean Bonaveau, malgré le chagrin qu'en eût éprouvé notre bonne Louise, j'allais céder le Lignolet pour un bon prix. Je peux bien dire que le bon Dieu y a mis la main et je l'en remercie chaque jour. Comme j'étais chez le notaire, au moment de passer l'acte, j'ai appris que l'acquéreur n'était pas solvable, malgré tout ce qu'il disait de sa fortune... L'acte, de ce fait, n'a pas été passé... Oui, Louise, la bonne terre nous a sauvés... Car si l'acte avait été passé et l'argent touché par moi, je l'aurais placé jusqu'au dernier sou dans les entreprises du sieur Grissol... Et je n'aurais aujourd'hui plus un morceau de pain... Tu es une brave fille, ma Louise, tu es plus digne que moi du sang des Bonaveau, qui ont été tous de bons paysans, de forts travailleurs et surtout d'honnêtes gens.

Ad. Villemard.

SONNAILLES

(Extrait d'une « Lettre vaudoise » de M. H. Laeser.)



N entend aussi le soir, dans nos campagnes, le tintinablement des clochettes, comme si l'on était dans les pâturages. C'est que nos paysans ont de plus en plus pris l'excellente habitude de créer dans les endroits accidentés ou peu propices à l'accès des machines des parcs, où, dès que l'herbe pousse et que les journées sont un peu tempérées, on conduit le bétail. C'est la première étape vers la montée à l'alpage, vers la vie libre de la montagne. Et cela donne aussi un cachet particulier aux belles soirées de printemps.

Les sonnailles de nos troupeaux, encore quelque chose qui est bien de chez nous. Il faut avoir vu le spectacle, à l'étranger, en Hollande, par exemple, de ces milliers et milliers de vaches paissant en silence, dans les polders, pour sentir une mélancolie immense vous tomber sur les épaules, et, vos pensées s'envolent bien loin, en terre suisse, pour évoquer nos troupeaux fai-

sant carillonner leurs clochettes au rythme si caractéristique des toupins. Et dire qu'il y a deux ou trois ans, dans un de nos journaux agricoles les plus répandus, un correspondant se plaignait du bruit que font ces sonneries, et aussi du capital improductif, selon lui, investi dans le métal et les courroies des clochettes. Comme si, dans la vie, on pouvait tout arbitrer en espèces sonnantes et trébuchantes. Comme si, justement ce qui fait le charme de l'existence, ce ne sont pas les impondérables, les choses du sentiment ! Du reste, hâtons-nous de dire que la proposition du dit correspondant suscita une explosion de protestations. Il y a, Dieu soit loué, encore de la poésie dans le cœur de nos paysans.

LEÇONS D'ANGLAIS

Vous-avez-vous savoir comment Napoléon apprit l'anglais en vingt-cinq leçons ?

Dans sa dure et cruelle captivité, sur le rocher de Sainte-Hélène, Napoléon, à qui on ne communiquait que des journaux anglais, voulut étudier cette langue. Au bout de trois mois, il la savait. Quelle méthode merveilleuse avait-il suivie ?

Une méthode bien simple, que nous indiquons son maître Las Sases, et que nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs qui veulent apprendre l'anglais très rapidement :

Du dimanche 26 au mardi 28 février 1816. — L'anglais allait de mieux en mieux. L'Empereur convenait avoir eu un moment de dégoût. Il avait un instant, me disait-il, vu passer sa *furia francese* ; mais je l'avais ranimé, disait-il, par une méthode qu'il trouvait sûre, infaillible, la meilleure de toutes les méthodes, celle de lire et d'analyser une seule page, et de la recommencer jusqu'à ce qu'elle fût sue imperturbablement. Les règles grammaticales s'expliquent chemin faisant ; de la sorte, il n'y a pas un moment de perdu pour l'étude et la mémoire. Les progrès semblent lents d'abord, on croit avancer peu ; mais quand on arrive à la cinquantième page, on est tout étonné de savoir la langue. Nous avions donc ajouté une page de *Télémaque* au reste de notre leçon, et nous nous en trouvions bien. Du reste, l'Empereur, en ce moment, bien qu'il n'eût encore que vingt ou vingt-cinq leçons complètes, parcourait tous les livres, aurait fait savoir par écrit ce dont il eût eu besoin. Il ne comprenait pas tout, il est vrai ; mais on ne pourrait désoler, mais lui rien chagriner, disait-il, et c'était immense, c'était une conquête achevée !

CES THURGOVIENS !

NOMBREUSES sont les anecdotes qui courent sur le compte de nos braves confédérés du nord-est. Toutes ont trait au même péché mignon, si l'on peut dire !

Si nous nous sommes permis d'en relever quelques-unes, nous nous empressons de déclarer à nos chers « eidgenossen » que c'est par simple esprit de « chime », comme l'on dit dans le canton de Vaud.

Je tiens les suivantes de l'ami Hans, un Zurichois qui n'est pas tendre pour ceux du Bodensee. — « Toutes authentiques », affirme-t-il sérieusement.

* * *

La première...

Trois honnêtes trépassés, détachés à jamais des biens de ce monde, se présentaient en même temps chez St-Pierre, à savoir : un Bernois, un juif et un Thurgovien ; ils sollicitaient le visa de leurs passeports pour la terre promise.

— Faudrait d'abord commencer par retourner d'où vous venez, afin d'y aller quérir tout ce que vous avez pris ; c'est là une condition essentielle ! fit le saint à l'ouïe de leur requête.

— Je veux bien, répondit le bernois, si vous me confiez un mouchoir de poche qui suffira à emballer le produit de mes maigres larcins.

Ainsi fut fait.

— Un petit char à bras fera mon affaire, déclara l'enfant d'Israël.

Ainsi fut encore fait.

— Point trop ne serait pour moi d'un char à échelles à deux chevaux, avoua le troisième.